

J'AI APPRIS par Nathalie que ma présence nocturne à l'usine avait été mal jugée en haut lieu et que j'avais été la risée des chefs de service au cours de leur réunion hebdomadaire. Je me sens assez isolé en ce moment et je m'aperçois que direction et ouvriers attendent pour se faire une opinion sur mon compte. Au fond, je comprends assez bien leur attitude car je me sais moi-même indécis, sujet à des retours, divisé. J'avais cru pourtant donner des signes évidents de l'orientation actuelle de mon esprit, et, en tout cas, de ma bonne volonté. Mais il est probable que je suis desservi par mon allure gauche et ma timidité.

Je reconnais, cependant, à des indices certains qu'il se trame quelque chose. Le climat de l'usine n'est plus le même et des groupes se forment, devant les grilles, aux heures de sortie. On y discute avec véhémence sans élever la voix. Des personnages inconnus distribuent aux

portes l'hebdomadaire *Peuple et Travail*, organe local du Parti. Dans tous les ateliers, les accidents sont en recrudescence et ce fait témoigne du déséquilibre qui y règne. Pourquoi Manuel et Frédenucci ne sont-ils pas revenus me voir ? Je les attends depuis deux semaines. Ont-ils suivi mes conseils et compris que le terrain de leur revendication était mauvais, se méfient-ils de moi ?

Une furieuse envie de savoir et d'être mêlé à ce qui semble mûrir s'est emparée de moi. Aussi sachant que Maud devait déjeuner chez ses parents, j'en ai profité pour inviter Manuel à partager mon repas. Il a eu l'air surpris mais a accepté, finalement, assez vite et j'ai été content, à midi, de rouler à ses côtés sur la route. Après quelques paroles banales il a orienté la conversation sur l'Espagne et j'ai senti qu'il gardait une profonde nostalgie de la guerre civile, paroxysme d'une lente tension, où l'héroïsme donnait, à tout coup, un sens à la vie. Le « *No pasaran!* » des défenseurs de Madrid et de la sierra de Guadarrama sonnait encore dans sa bouche comme un flot caillouteux, à la fois rauque et chantant. Dans l'air chaud et immobile le printemps avait éclaté. Et devant cette plaine, il a évoqué les paysages bouleversés par les tirs d'artillerie, les villages aux clochers démantelés et les lignes de labour ocres ondulant jusqu'aux croupes lointaines d'où elles dévalaient vers les champs de Ségovie. Ces chants de la violence ont pris entre

ses lèvres minces un accent singulier et pour la première fois j'ai remarqué le teint brun de son visage qu'assombrissait, quoique fraîchement rasée, sa barbe noire aux reflets bleutés. À notre arrivée, nous avons gravi la lente pente du petit jardin inculte et, parvenus à la porte, j'ai dit :

– Entrez, je vous suis.

Volontairement, je l'ai laissé pénétrer seul et j'ai attendu sur le seuil. J'ai entendu son pas sur les carreaux du couloir, puis de la cuisine. Il est sorti presque aussitôt. Ses larges épaules se sont encadrées dans le rectangle de la porte, mais il devait avoir vu et j'ai acquis la certitude qu'il avait compris que je ne pourrais le trahir : nulle part, la nudité ne peut mentir, elle crie la fraternité.

Lui, du moins, devait savoir : il ne pouvait ignorer que la terre était la terre, la maison la maison, et que les heures qui coulaient entre ces murs ne pouvaient être différentes de celles où dans les faubourgs de Barcelone avait couvé la révolte.

Je lui ai demandé s'il serait ennuyé que nous déjeunions dehors. En réalité nous n'avions faim ni l'un ni l'autre et, en définitive, assis face à face sous le châtaignier, nous nous sommes bornés à picorer les olives que j'avais apportées, devant un verre de vin. Je le sentais absent et je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

– Où étiez-vous au début de la guerre civile ?

Il m'a décrit alors, avec une passion non dissimulée, les journées torrides de juillet 36 quand, à Barcelone, les camions chargés de miliciens circulaient dans les rues grouillantes, en braquant les canons de mousquetons sur la foule, le port, désert le soir, les quais seulement troublés par le pas des sentinelles ouvrières sous la lune, puis, au hasard de ses souvenirs et de ses routes, les brigades tapies dans les herbes hautes et folles à l'approche des chars, leur élan, la bouteille d'essence à la main, vers les blindages, les fusillés sautant dans la fosse qu'ils venaient de creuser en se tenant au ventre.

Il s'est arrêté tout à coup et a murmuré :

– Tout ça, c'est le passé.

À travers les branches, le soleil plantait durement ses rayons sur nos dos et nos épaules.

– Mais, vous, vous aviez raison, a-t-il poursuivi, et nous, nous avons tort de vouloir déclencher une action au sujet de cette prime. Le choix n'était pas bon. Le bureau de la CGT nous l'a déconseillé. Vous voyez que nous avons besoin, parfois, de prendre votre avis.

Je lui ai fait observer que nous pourrions parfaitement nous tutoyer, mais il m'a répondu qu'à son sens cela n'avait pas grande importance. J'ai soupiré :

– Il me semble que pour moi cela en a une.

Il a souri et a continué avec calme :

– Si nous ne présentons pas de revendication à

ce sujet, nous en trouverons un autre. Les raisons de mécontentement ne nous manquent pas.

J'ai été surpris par sa volonté de recourir à l'agitation pour une cause ou pour une autre, sans but nettement défini. Je l'ai interrogé pour savoir si le mouvement qu'il projetait appartenait à un ensemble concerté. Il m'a répondu que c'était probable, mais qu'à l'échelon où il se trouvait, il était difficile d'être exactement informé.

– L'important, a-t-il poursuivi, est de faire naître un courant d'insatisfaction. On peut toujours le canaliser et l'orienter dans le sens désiré. Il est certain, par exemple, que la lutte doit être menée pour obtenir une augmentation des salaires les plus bas.

J'ai approuvé :

– Vous avez raison.

Je me suis repris :

– Tu as raison.

– Si tu veux, a-t-il consenti.

– Il faut, ai-je continué, que chacun puisse vivre de façon décente, se loger, se nourrir, se vêtir convenablement, et cela sans un souci immédiat du lendemain, dans la sécurité.

Il a ricané :

– En somme bourgeoisement. Heureusement, c'est impossible.

Il a dit alors que s'il n'était pas possible d'assurer à chaque homme de par le monde une sécurité complète, il était par contre souhaitable

de répartir avec justice une égale insécurité.

– Oui, ai-je repris, on reproche souvent au marxisme d’aligner le niveau de vie sur la classe la plus déshéritée et d’aboutir, en fin de compte, à un appauvrissement des uns sans bénéfice réel pour les autres. C’est une opinion discutable, car il faudrait prouver que le sort des plus pauvres n’en est pas amélioré. Mais même en l’acceptant et même si la recherche d’une sécurité totale était une utopie, les bourgeois devraient comprendre que leur prolétarianisation les régénère parce qu’elle les place face à l’équité et les plonge dans l’angoisse.

Mais Manuel a paru soucieux et m’a avoué que, dans le fond, il n’était pas persuadé de la vérité de ce que nous venions de dire et qu’il n’aimait pas songer que l’état social pût se stabiliser d’une façon ou d’une autre ; que, certes, il était fier d’appartenir au prolétariat parce que cela lui permettait d’être révolté et que cette attitude de rébellion permanente était la seule compatible avec son caractère. Il a ajouté en riant qu’il était né outragé.

Et comme je lui montrais que cette position ne pouvait aboutir qu’à l’anarchie.

– C’est probable, a-t-il répliqué en crachant un noyau d’olive, je sais que, pour moi, l’anarchie est la tentation de chaque jour. Reste à savoir si ce n’est pas le seul état qui me convienne, tout au moins, auquel j’aspire. Mais je ne me fais pas

d'illusions, l'anarchie ne peut exister que par périodes car les hommes ont une tendance naturelle à organiser et à mettre partout de l'ordre. C'est ce dont je souffre.

Il est resté un instant songeur, a décroisé ses jambes et s'est légèrement penché en avant :

– Si tu savais comme c'est beau, Desportes, les premiers jours d'une révolution. Ensuite, on s'habitue... ça n'est plus la même chose, c'est une guerre comme les autres.

– Mais, Manuel, ai-je dit, ta révolte quitte le plan humain : elle est dirigée contre l'ordre des choses d'une façon générale, en définitive contre Dieu.

Il a répondu avec lassitude qu'il le croyait aussi parfois. Nous nous sommes tus. Nous n'étions pas sans ressentir tous deux le ridicule de cette conversation au cours de cette ébauche de repas qui ressemblait à un pique-nique avorté. Il s'est levé et a quitté sa veste qu'il avait gardée jusque-là malgré la chaleur. Ses avant-bras musclés se sont découverts. Mes doigts ont plongé dans le bocal d'olives et je lui ai versé un verre de vin.

Ce silence me pesait et je voulais savoir :

– Tu ne me cacheras pas, ai-je dit, qu'à l'usine une action ait été décidée ?

– Peut-être. Des grèves tournantes pour la semaine prochaine... Harcèlement. Après, on verra.

Je l'écoutais, tendu, et j'étais heureux de cette confiance. J'ai murmuré qu'il pouvait avoir confiance en moi, et j'ai ajouté :

– Je les hais.

– Qui, « les » ?

– Ceux qui « font » de l'argent. Je hais l'argent, comprends-tu ?

Manuel a laissé errer son regard au-dessus de ma tête, puis a laissé tomber :

– Pas suffisant.

– Que te faut-il de plus ?

Il restait perdu dans sa contemplation lointaine :

– Aimer les autres, les hommes, quoi ! C'est ça qui est difficile.

Il s'est renversé sur sa chaise et a passé sa main dans sa chevelure.

– Comprends-tu, a-t-il dit, en moyenne il y en a plus qui me répugnent qu'il n'y en a qui m'attirent. Prends par exemple Morand ou Wegirak, ou encore le « gros », le Polonais, ah ! les salauds ! Qu'est-ce que tu veux que l'on fasse de ça ! Tiens, en 38, au camp de concentration de Toulouse...

Il allait poursuivre quand le mugissement de la sirène de l'usine est parvenu jusqu'à nous. Il s'est interrompu.

– Allez, viens ! On causait... Il va falloir y retourner. Je finirai mon histoire sur la route.

Nous nous sommes levés ensemble.

Une grande joie m'attendait à l'usine. J'ai



trouvé sur mon bureau une enveloppe portant en-tête de la revue où écrit Kramer. Je l'avais en effet prié d'adresser ici une réponse éventuelle de telle sorte que Maud ne pût me questionner à ce sujet.

Par un souci de vérité, je transcris cette lettre :

*Monsieur,*

*L'embouteillage de mon courrier ne m'a pas permis de répondre aussi rapidement que je l'aurais voulu à votre lettre. Laissez-moi vous dire, cependant, qu'elle m'a beaucoup touché.*

*J'ai lu vos poèmes avec plaisir, je devrais même dire avec complicité. L'ensemble est à mon sens valable. Le seul défaut réside, sans doute, dans une recherche excessive du rythme et des images. Je suis convaincu que vous pourriez facilement vous en débarrasser.*

*J'espère que nous aurons l'occasion de nous rencontrer prochainement à Paris pour examiner ensemble les possibilités d'édition de vos vers.*

*Je vous remercie de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer et vous prie de croire, Monsieur, à ma sympathie.*

*P. K.*

J'ai longtemps plié et déplié cette lettre ; je l'ai lue et relue. Je ne pensais pas qu'une telle joie pût m'être réservée. Elle naissait plus encore du partage que j'avais suscité que de la publication

possible de ces poèmes. Il m'est venu immédiatement à l'esprit de partir sans attendre, dès le lendemain, et d'avertir Kramer de ma visite en lui téléphonant au bureau de la revue.

Il me fallait demander à Cahuzac l'autorisation de m'absenter pendant quelques jours. J'ai réfléchi à cela durant une partie de l'après-midi et j'ai examiné les ouvriers qui avaient été convoqués à l'infirmerie avec moins de conscience que d'habitude. J'ai pensé que je profiterais de mon entretien avec le directeur pour lui montrer que je n'étais pas resté inactif depuis les cinq mois que j'étais à l'usine. Il m'était possible de lui soumettre un certain nombre de rapports, établis par mes soins, sur la toxicité et le taux de fréquence des accidents de certains ateliers. J'ai téléphoné pour obtenir un rendez-vous et Nathalie m'a répondu que je serais reçu en fin d'après-midi. Sa voix a nasillé au bout du fil :

– Il n'y a rien de grave, au moins ?

Je l'ai seulement avertie de ne pas m'attendre ce soir, ni les deux jours suivants. Elle a dit, en riant, que j'étais un polisson et a raccroché. Cette plaisanterie m'a fait sourire à mon tour. Il est vrai que contrairement à mon habitude j'étais très gai.

J'étais assez sûr de moi lorsque deux heures plus tard Cahuzac m'a fait appeler. En peu de mots je lui ai expliqué la raison essentielle de ma visite et il n'a fait aucune objection à mon projet

d'escapade. Il a ajouté que Maud allait être contente de ce petit voyage. Je n'ai pas relevé parce que je n'étais pas sûr qu'elle désirât m'accompagner et que, en tout cas, je souhaitais qu'elle préférât s'en abstenir. J'ai brusquement changé le tour de la conversation et je lui ai demandé de m'accorder quelques minutes et de me permettre de lui exposer brièvement mes constatations sur la santé générale du personnel. Il a tenté alors d'éluder l'entretien en prétextant, pour le même soir, une réunion du conseil d'administration qui l'obligeait à partir. Mais, enhardi par la lettre de Kramer, j'ai insisté et il a fini par accepter.

La nuit tombait, les autres bureaux étaient déserts. Le silence planait sur la pièce et j'ai moi-même été surpris par le craquement du papier calque que j'ai déplié. J'ai étalé mes graphiques sur la table : la fréquence, la gravité des accidents y étaient clairement inscrites suivant les ateliers. J'en ai détaillé les causes.

Il m'a interrompu pour me dire qu'il savait tout cela depuis longtemps mais que, dans la plupart des cas, les consignes données aux intéressés pour leur propre sauvegarde n'étaient pas observées, et qu'il ne pouvait être responsable de l'inattention, de la maladresse de chacun, et encore moins de la fatalité.

Je l'ai coupé sans ménagement à mon tour pour affirmer que mon rôle consistait à réduire

au maximum la part de l'inévitable et que nous devons nous conduire comme si nous étions en présence d'êtres irresponsables.

– La prévention, ai-je ajouté, doit tendre à rendre matériellement impossible tout mouvement qui puisse être pernicieux. Ce n'est qu'une partie de la lutte que mènent les hommes contre le destin.

Il a souri et a dit que ses ouvriers n'étaient tout de même pas des enfants. J'ai murmuré que je n'en étais pas certain.

– Mais alors, que faites-vous de l'humanité de chacun ? Voudriez-vous supprimer la liberté du geste ? a-t-il répliqué.

L'argument était un peu gros. J'ai voulu lui montrer qu'il était spécieux d'évoquer la liberté du geste lorsque la cadence de travail exigée était elle-même inhumaine, et que si l'automatisme entraînait, sans doute, une productivité plus grande, il comportait aussi un risque, justement par la perte de liberté qu'il déterminait.

Il m'a regardé sévèrement et est devenu très pâle :

– Je vois que vous aussi vous êtes un théoricien.

Et d'une voix coupante :

– Il n'est pas dans votre intérêt de continuer dans cette voie.

Je me suis senti, tout à coup, très gêné. En réalité Cahuzac n'était pour rien dans mon embar-

ras : je venais simplement de me souvenir des paroles que j'avais prononcées, à midi, au cours de ma conversation avec Manuel. Là, j'avais chanté la louange de l'angoisse et de l'insécurité pour tous, ici je défendais un monde sans périls. J'ai fait effort sur moi-même pour ne pas me laisser démonter. Il pouvait, après tout, exister un pont entre des opinions si contradictoires. Je rechercherais ce lien plus tard. J'avais conscience de défendre une cause équitable et j'ai ajouté avec fermeté que la maladresse ou l'inattention étaient inévitables dans certaines conditions, et notamment au cours du travail de nuit.

– Serait-ce votre fameuse enquête qui vous a enseigné ces détails ? a-t-il susurré, moqueur.

Il a haussé les épaules. Il me restait à faire vibrer une autre corde. J'ai dit, alors, qu'en fait les accidents coûtaient très cher à l'entreprise et que les cotisations versées à l'assurance étaient d'autant plus élevées que le nombre et la gravité des accidents étaient importants. Ces mots l'ont accroché beaucoup plus que je ne l'aurais cru et il m'a fait répéter.

– Ce que vous affirmez là est intéressant, a-t-il avoué. Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle. Laissez-moi vos graphiques, voulez-vous, je regarderai cela de plus près. Il y aurait peut-être là la source de certaines économies... Car, je ne vous apprends rien, Desportes, notre situation est loin d'être florissante. Le fil se vend

mal et les marchés se ferment parce que nous produisons trop cher.

Il s'est gratté la tête et est resté un moment songeur.

– Voyez-vous, mon ami, a-t-il repris, je comprends votre attitude qui est, je le reconnais, généreuse, mais elle suppose des moyens que nous ne possédons pas. L'erreur est de croire que nous sommes riches. Eh bien ! nous sommes *pauvres*, a-t-il martelé, en détachant chaque syllabe. Vous me demandez d'apporter des améliorations, d'augmenter la puissance des ventilations, de réduire les cadences, que sais-je encore ! C'est très bien, malheureusement, je n'en ai pas les moyens. Alors vaut-il mieux fermer l'usine ou continuer à tourner comme ça ? C'est une question que je vous pose.

J'ai osé dire :

– Vous faites bien quelques bénéfiques !

– Ah ! Tenez, vous êtes aussi stupide que les délégués du personnel. Bénéfiques, bénéfiques ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Croyez-vous que nous conserverions nos actionnaires si nous ne distribuions pas de dividendes ? Vous êtes naïf.

J'ai voulu lui dire que la vérité et la justice réclamaient une autre répartition des richesses, mais il ne m'en a pas laissé le temps et il a glapi :

– Si seulement nous possédions un personnel qualifié ! Sachez-le, jamais nous n'avons eu d'aussi mauvais compagnons que depuis qu'il existe toutes ces écoles de formation professionnelle. Ils croient

savoir et ne possèdent rien à fond. N'importe quel vieil agent de maîtrise vous le dira. Je sais ce que c'est ! Je me suis formé moi-même, comme votre beau-père du reste. Il faut du temps, de la persévérance. Quand un pays ne possède plus ni contre-maîtres, ni sous-officiers dignes de ce nom, il en crève. C'est ce qui nous arrive. Je vous le répète, je comprends vos aspirations : vous rêvez d'un monde d'égalité et de sévérité aussi, sans doute.

Je l'ai interrompu encore :

– Non, pas de sévérité pour tous, mais à coup sûr, à l'égard de ceux qui occupent des postes élevés. Il faut que les responsabilités et les peines encourues, oui, ai-je insisté, les peines encourues, soient proportionnelles à l'importance du poste occupé et des avantages qu'il comporte.

– Vous êtes un petit Saint-Just, mon ami, a-t-il répliqué. Ridicule, tout ce que vous me dites.

J'ai voulu atténuer la rigueur de mes paroles et j'ai fini par dire que je comprenais qu'il existât des impératifs économiques, résultat du jeu de la concurrence, et que le drame était dans ce déchiement entre nos aspirations vers le bien ou, tout au moins, vers le mieux, et la nécessité.

– Mais, ai-je poursuivi, les nécessités de demain ne seront peut-être pas celles d'aujourd'hui.

Et je me suis aperçu qu'en prononçant ces mots mon ton avait pris, à mon insu, un accent menaçant.